Labyrinthe

**6 | 2000
Numéro 6**

« 2000 ans après quoi ? »

Arnaud Magnier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/418>
DOI : 10.4000/labyrinthe.418
ISSN : 1950-6031

Éditeur

Hermann

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2000
Pagination : 135-139

Référence électronique

Arnaud Magnier, « « 2000 ans après quoi ? » », *Labyrinthe* [En ligne], 6 | 2000, mis en ligne le 23 mars 2005, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/418> ; DOI : 10.4000/labyrinthe.418

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Propriété intellectuelle

« 2000 ans après quoi ? »

Arnaud Magnier

- 1 Le christianisme a profondément structuré la temporalité occidentale en élaborant « un temps dans le temps » autour d'un point chronologique central, même si celui-ci a été sans cesse discuté et n'est apparu que relativement tard. À l'autre bout de la chaîne chronologique, l'avenir des sociétés occidentales pourrait ne pas être assuré. C'est le thème de l'intervention de Rémi Brague, qui, à l'appui des chiffres et des analyses de la démographie, rappelle que le fantasme de la disparition des peuples européens reste vivace, alimenté par le mythe fondateur de la civilisation européenne qu'est la chute de l'empire romain. Face à cette obsession de nous voir disparaître, écrasés par les apocalypses écologiques et les tarissements démographiques, seule une espérance très forte en l'amour de la vie, véhiculée par l'amour de Dieu, pourrait nous permettre d'envisager l'avenir autrement que comme un gouffre sans fond. Nous rencontrons ici un paradoxe majeur : la foi chrétienne comme une source d'apaisement, et, de l'autre côté, l'entreprise moderne de remise en cause du christianisme à travers un refus de toute transcendance.
- 2 La rétraction contemporaine du fait religieux conduit à élaborer l'hypothèse d'une *ère post-chrétienne*. Deux courants envisagent ainsi l'évolution de la religion vers une rupture : d'une part le post-hégélianisme de Marcel Gauchet et de Max Weber, qui prévoit la fin du christianisme comme religion ; d'autre part le courant nietzschéen-heideggerien qui privilégie l'hypothèse du renouveau : un « coup de dés » vers un dieu nouveau, différent de celui de l'ère écoulée. Ainsi, derrière l'expression d'« ère post-chrétienne » se dissimulerait une pensée renouvelée fondée sur le concept d'« l'éternel retour », autour d'une tension permanente entre les deux grandes formes de la religion : la forme mythologique et la forme judéo-chrétienne. Pour René Girard, néanmoins, ces deux formes ne doivent pas être différenciées, dans la mesure où elles reposent toutes deux sur la structure d'un drame collectif qui s'achève par la révélation de l'immortalité du divin. Pourtant, il existerait bien une différence fondamentale entre elles : le judéo-christianisme repose sur l'innocence de la *victime*. Cette démarche, anti-mythologique, a profondément structuré la culture occidentale depuis deux mille ans. À cet égard,

Nietzsche eut peut-être, paradoxalement, la plus importante intuition théologique du XIX^e siècle en affirmant que les textes mythiques et les Évangiles sont identiques, mais que leur interprétation diffère en ce qui concerne le statut de la victime, et en réalisant ainsi la réunion du judaïsme et du christianisme.

- 3 C'est par l'intermédiaire de cette réflexion sur la victime que s'imposent la notion complexe d'*éthique* et ses implications sur la responsabilité et l'identité. En même temps foi et éthique, le christianisme est conduit à s'interroger sur le sens de l'accomplissement humain et sur le sens du rapport de justice que l'on peut entretenir avec autrui. Les sociétés occidentales contemporaines sembleraient être désormais entrées dans l'ère du relativisme culturel, qui privilégie la « communication interculturelle ». De celle-ci relèvent une nouvelle philosophie pédagogique et une nouvelle conception de l'enseignement qui ne recherchent plus l'homogénéisation, mais permettent de valoriser les spécificités culturelles. Désormais, aucune culture particulière ne saurait se prévaloir d'un accès exclusif à la compréhension de l'être : toutes donneraient une vision particulière du monde, propre à ses déterminismes spécifiques. Néanmoins, on peut constater que la nuance culturelle semble aujourd'hui sacrifiée sur l'autel de la communication : d'une part, la différence passe par la *langue* alors que ce que l'on donne, finalement, n'est qu'une *parole*. C'est ce qui permet de penser l'existence d'un lien étroit entre la misère du vocabulaire et l'impossibilité de faire entendre son expérience particulière. Et pourtant, comme l'avait évoqué Philippe Mérieux dans *La Trêve*, « l'éducation est le contraire du totalitarisme, c'est accepter la parole imprévue de l'autre ». Ainsi replacée dans un contexte politique, il conviendrait de voir en la culture une mosaïque, une philosophie de l'autre comme semblable.
- 4 À l'opposé de ce relativisme culturel contemporain, l'originalité du christianisme consistait à faire de la vérité l'essentiel de l'essence divine. Il comporte ce que Nietzsche appelait une « exigence de vérité ». Dieu sans la vérité n'est rien, elle lui est consubstantielle. La vérité n'est pas un discours mais une personne : Jésus/Dieu, est la pure vérité.
- 5 Aujourd'hui pourtant, la théorie de la vérité comme consensus fait naufrage. Comment venir à bout de l'anarchie des convictions ? Pour le cardinal Joseph Ratzinger, le christianisme est entré dans une crise profonde : il a perdu le monopole du vrai, qui avait été à la base de son épanouissement. En effet, le christianisme semble caractérisé par un fanatisme insensé qui le rend particulièrement fragile face aux acquis de la science moderne. Pour ne pas être limité à un domaine particulier de la vaste sphère culturelle, la théologie chrétienne doit examiner attentivement les critiques énoncées par les sciences, la philosophie et l'histoire, notamment. La question est donc de savoir dans quels domaines spécifiques la religion pourra s'affirmer de manière différenciée. C'est pour unifier principes chrétiens et exigences de rationalité que la théologie chrétienne s'oriente autour du double commandement de l'amour de Dieu et de son prochain.
- 6 Pour autant, aucun commandement ne saurait se passer d'une langue pour se faire entendre, et c'est ici que la théologie se trouve en face de sa limite. Quelle langue en effet pourrait suffire à rendre compte de la grandeur d'un *lien* avec Dieu ? À cette question, le christianisme répond en faisant naître un langage qui opère une distinction entre le réel et le rationnel, une lutte contre l'oubli par un travail permanent de *remémoration*. Avec cette obligation de « faire confiance à la parole », apparaît l'ambiguïté inhérente à la théologie chrétienne en général et catholique en particulier : d'une part la nécessité de

changer de compréhension pour croire, c'est-à-dire pour accéder au mystère de Dieu, mais d'autre part la nécessité de croire pour parvenir à cette nouvelle compréhension.

- 7 D'où l'inévitable limite : comment dire le surgissement extraordinaire d'une parole dans le plus ordinaire des langages ? Une telle diversité de l'interprétation s'imposant dans l'identité chrétienne aurait dû la dissuader de tout dogmatisme théologique. Dire Dieu comme Père, c'est assumer le jaillissement de l'altérité dans le réel, c'est appeler à la tolérance et à l'égale dignité des êtres humains, indispensable à la vie en commun. C'est dans l'affirmation qu'il existe un Dieu qui nous aime et qui met son espérance en nous, pour nous pousser vers le bien et la justice que réside la plus spécifique des identités chrétiennes.
- 8 Face au progrès de la rationalité contemporaine, le christianisme, néanmoins, jouit d'une grande immunité contre la perversion gnostique du fait de la transcendance de son absolu. Par comparaison, le bouddhisme apparaît beaucoup plus fragile : l'immanence de son absolu le conduit à sortir de la sphère du religieux en adoptant la forme d'une éthique, facilement susceptible d'être remise en cause par les certitudes offertes par l'hyper-rationalisme contemporain. L'avenir du christianisme semble donc devoir nécessairement passer par l'abandon de ces éléments les moins assimilables au monde contemporain. Une nouvelle forme du christianisme passerait donc par une réorganisation de l'Église sous une forme plus ouverte, offrant la possibilité d'une plus large expression en son sein des différences identitaires.
- 9 Voilà donc quelques-uns des coups de projecteur que donna ce colloque sur l'état actuel des théories concernant l'avenir du christianisme à l'orée du troisième millénaire. On notera à cet égard la grande qualité de plusieurs interventions : l'argumentation parfaite de Hans Mater ou de Michel Henry, la perspicacité polémique de Rémi Brague ou de Georges Steiner, les nouvelles perspectives ouvertes par Éric Fuchs dans l'appréhension d'un monde aux cultures croisées. Mais si les ambitions de ce colloque obéissaient à une volonté évidente des organisateurs de répondre aux interrogations essentielles qui préoccupent aujourd'hui la pensée chrétienne, on est cependant en droit de s'interroger sur la pertinence de certaines interventions dont l'objet n'avait, semble-t-il, qu'un rapport très indirect avec les sujets annoncés. On a pu voir ainsi certains conférenciers, pour la plupart éminents, s'extraire des limites imposées par les termes du débat pour évoquer, sans le moindre effort d'adaptation, leurs théories, déjà anciennes et objets d'ouvrages ou de cours d'université. Les universitaires présents ne sont-ils pas les premiers à attirer l'attention de leurs étudiants sur les écueils du hors-sujet ? Rendons néanmoins hommage à cette initiative des organisateurs de ce colloque, au premier rang desquels Cyrille Michon, qui réinstalle l'Université dans l'un de ses devoirs élémentaires : constituer un espace rationalisé d'expression du sens et de partage du juste, par des hommes et des femmes de passion dont l'ambition didactique rejoint le désir de comprendre d'un auditoire hétérogène. Ils donnent vie à cette phrase d'Aristote, extraite des premières lignes de la *Métaphysique*, et que rappelait Olivier Boulnois sous les lumières du grand amphithéâtre : « l'homme désire naturellement connaître ».

AUTEUR

ARNAUD MAGNIER

Arnaud Magnier est doctorant en science politique, sous la direction de Pascale Laborier (Université de Paris I). [hbmagnier\(at\)aol.com](mailto:hbmagnier(at)aol.com).